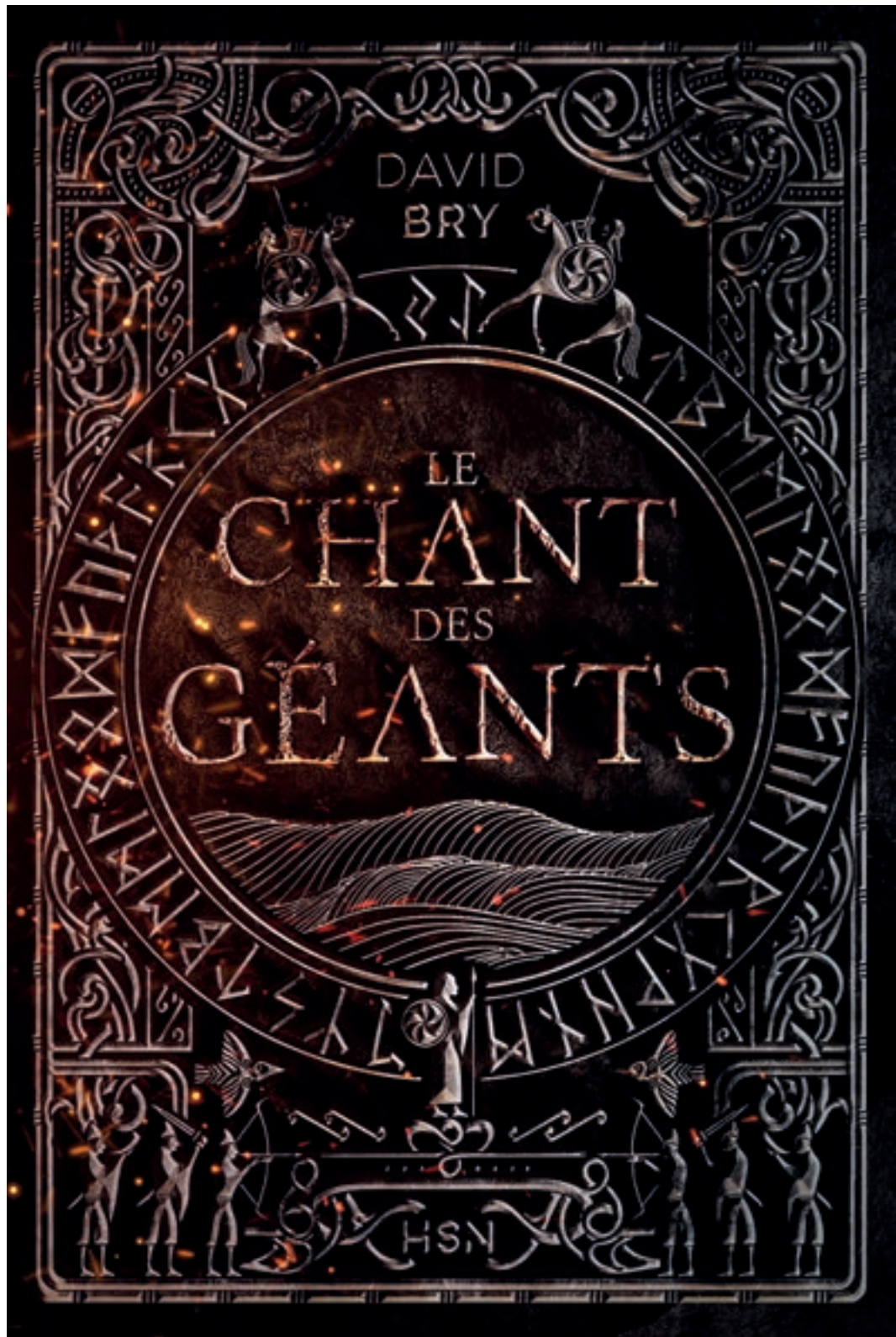


DAVID
BRY

LE
CHANT
DES
GÉANTS

HSN



L'auteur

David Bry est un auteur de fantasy, d'anticipation et d'uchronie. Grand dévoreur de livres, il commence très tôt à écrire ses premières histoires, passe aux pièces de théâtre, aux scénarios de jeux de rôle, et enfin retourne à ses premières amours : les romans.

Marié et père de deux enfants, il vit et écrit à la campagne, au fin fond de la Seine-et-Marne, bercé par le bruit de l'eau et du vent.

Également disponible chez

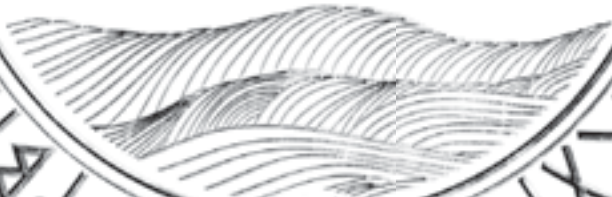
HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

Que passe l'hiver

La princesse au visage de nuit

DAVID
BRY

LE
CHANT
DES
GÉANTS



HSN

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM



FANTASY

Collection dirigée par
Dimitri Pawlowski

HSN LES ÉDITIONS DE
L'HOMME SANS NOM

122, rue de Vincennes - 93100 Montreuil
contact@editions-hsn.com | www.editions-hsn.com

© Les Éditions de l'Homme Sans Nom 2022.

© Illustrations : François-Xavier Pavion

ISBN : 978-2-918541-75-2

À Vincent,

*qui sait comme moi
que certains rêves n'ont pas de fin.*



Entrez, entrez.

Asseyez-vous, n'ayez pas peur. Il reste de la place, là, au fond, près de la cheminée.

Oui. C'est bien. Très bien. Commandez des bières, des pommes braisées, ce que vous voudrez, mais faites vite. Vous autres, dans la paille, rapprochez-vous ; calez-vous contre les murs, les tonneaux, les pieds des tables.

Voilà...

Le feu ronfle, les bûches craquent. La nuit est tombée. Les marmites sont vidées.

Laissez-vous aller. Fermez les yeux. Juste un peu.

Et écoutez-moi.

Je vais vous raconter une histoire.

Celle de notre île d'Oestant où dorment trois géants : Baile, aux rêves de mort et de musique, Leborcham, mère du brouillard, des collines et des plaines, et enfin le puissant Fraech aux songes de gloire et de batailles.

Je vais vous parler de guerres, d'amour et de trahisons ; de cris, de sang et de larmes.

Je vais vous parler de grands espoirs, de ce qui est vain. De ce qui meurt.

Alors, fermez les yeux.

Laissez-vous aller.

Voilà.

Mon histoire commence sur la lande, en bord de mer, dans le château de l'étrange roi Lothar.



1

AU CHATEAU
DE LER

—
DEUX ANNÉES PLUS TÔT,
UN APRÈS-MIDI D'ÉTÉ

La dernière note s'échappe de la flûte d'os ; s'affaiblit puis meurt, tout doucement. Pendant quelques secondes, le silence.

Le silence.

— Elle est merveilleuse, murmure le jeune prince, du creux de la fenêtre où il s'est installé.

Il pose ses doigts sur l'instrument avec la même douceur qu'il le ferait sur le dos d'une femme ; suit les signes gravés dépourvus de sens, les liserés de feuilles et de fleurs entremêlés, contourne amoureusement chacun des trous percés dans le pavillon ivoire.

— Un marchand, c'est ça ? demande-t-il à son frère.

Assis à un bureau, ce dernier, aussi brun que le premier est blond, ne bouge pas.

— Ianto ? Tu m'entends ?

À contrecœur, l'aîné abandonne l'observation du gobelet d'or et de pierres précieuses entre ses mains.

— Je... Oui. C'était un marchand.

— Tu sais qui l'a taillée ?

Ianto ouvre la bouche pour répondre.

La referme.

— Non, lâche-t-il.

— Elle est vraiment magnifique en tout cas. Et ses notes sont d'une pureté... Merci infiniment.

Bran revient à l'immensité grise et bleue de l'océan qui, après la lande et les derniers rochers, reflète le soleil déclinant. Il remet la flûte à ses lèvres, en tire une nouvelle mélodie au rythme des vagues, joyeuse et enlevée, qui envahit la chambre à l'ameublement rudimentaire, aux murs nus et au sol de pierre humide.

— Je me demande souvent à quoi ça ressemble, là-bas, après la mer, dit-il une fois son couplet terminé. Ces îles rêvées par d'autres géants que les nôtres. Des terres sans la musique de Baile, où Leborcham n'a pas créé ce maudit brouillard qui nous avale la moitié de l'année, et que Fraech n'a pas transformées en un champ de bataille perpétuel...

L'œil pétillant, il poursuit :

— Imagine, imagine un seul instant une île où régnerait Lahla, ivre de cervoise, l'amoureuse Sedné, et Unbod, le chasseur...

Deux fossettes creusent ses joues glabres.

— Tu crois qu'il existe une terre comme ça, quelque part ?

— Je ne sais pas, grommelle Ianto.

Ce dernier baisse la tête et ajoute :

— Préoccupe-toi plutôt de ce qui nous amène dans le château le plus sinistre de tout Oestant... et sans doute des rêves de tous les géants réunis.

Bran saute du rebord de fenêtre où il s'était installé.

— Toujours aussi rabat-joie, mon cher frère, maugrée-t-il en rangeant la flûte dans sa besace en cuir.

— Excuse-moi de ne pas penser comme toi qu'aux femmes et à la bière...

— Tu oublies la musique ! s'offense malicieusement le cadet.

Il rejoint le bureau en bois simple et, à son tour, observe le calice d'or et d'argent.

— Le cadeau de père devrait plaire au roi Lothar, dit-il, redevenu sérieux.

— Aucune importance, lâche son aîné d'une voix cassante.

— Tu n'en démords toujours pas ?

Ianto secoue la tête.

— Trois ans que les récoltes sont bonnes, que les greniers débordent, que nos seigneurs réussissent à s'entendre et que les hommes font du gras. Dix ans depuis les dernières grandes guerres. C'est long. Mais cette embuscade nous montre que Fraech ne dort pas si profondément, non.

Il repose brutalement le gobelet sur le tablier du bureau.

— Il n'a pas abandonné Oestant. Il a rêvé que quelqu'un tenterait de nous tuer.

Les poings serrés, il termine :

— Qui à part Lothar aurait intérêt à laisser le royaume de notre père sans héritier ?

— Les autres souverains de l'île ? imagine Bran.

L'aîné soupire, exaspéré.

— Tu oublies l'or trouvé sur les pillards.

— Ils auraient très bien pu le voler dans le trésor de Lothar.

Ianto ignore la réponse de son cadet, esquive la discussion recommencée maintes fois après l'attaque de leur troupe, de nuit, au gué de l'Anda. Même le roi Arthus avait fini par renoncer à convaincre son héritier. De guerre lasse, il les avait envoyés Bran et lui à la tête d'une poignée de soldats à Ler, château de Lothar, sous prétexte d'une visite de courtoisie.

— Je continue de penser qu'on aurait dû attraper l'homme qui m'espionnait lorsqu'on a traversé le village, insiste Bran malgré l'agacement de son frère. Je suis persuadé qu'il servait d'éclaircur à ceux qui nous ont tendu l'embuscade.

— Au mieux, il aura gagné quelques piécettes, et n'aurait rien eu à nous apprendre. Tu oublies que tu possèdes un cheval, une armure et une épée à la taille. Ça suffit pour attirer sur toi d'autres regards que ceux des filles que tu ramènes sans cesse dans ta couche.

— Il était vraiment étrange, répète Bran, irrité à son tour. Trop masqué, trop grand, trop... sûr de lui. Et il a disparu en un instant, je n'arrive toujours pas à comprendre comment.

— On en a déjà parlé. Je t'ai entendu, j'ai envoyé Ronan qui n'a pas retrouvé ton fameux espion. Fin de l'histoire. La suite, c'est ici, et maintenant, comme l'a ordonné père.

— Il n'aurait rien ordonné si tu n'avais pas tant insisté...

Un coup à la porte les interrompt.

— Entrez ! commande sèchement Ianto.

Un adolescent au visage imberbe, vêtu d'une longue robe de laine claire serrée d'une corde à la taille, pénètre dans la chambre de l'aîné des deux princes.

— Mon seigneur Lothar, le roi de Riveste, va vous recevoir.



Malgré l'été, la salle du château de Ler est fidèle aux souvenirs de Bran : sinistre et glacée.

Quelques rais d'une lumière pâle traversent les meurtrières percées trop haut pour que le prince puisse voir à travers, trop haut également pour repousser les ombres qui envahissent la forteresse. La fumée âcre de rares flambeaux masque les senteurs de la lande toute proche et de l'air iodé de la mer, se mêle aux relents d'humidité. Tout est gris, enfin : pas une tenture, pas une tapisserie n'habille les pierres mouillées de la puissante citadelle de Riveste.

Comment font-ils pour ne pas se jeter de désespoir du haut des remparts ?

La demi-douzaine d'hommes contre le mur sud accélèrent la cadence oppressante des tambours. Les notes mélancoliques de deux harpes les rejoignent en une plainte lugubre.

... ou même sur leurs épées, pour en finir au plus vite ? songe Bran, les yeux sur les musiciennes concentrées.

— Où sont les buffets ? murmure Caem à son oreille. Je meurs de faim...

Bran soupire, parcourt du regard la grande pièce de granit vide de toute nourriture, de toute boisson, aussi éloignée du faste chaleureux de Mayeul que le jour l'est de la nuit ; s'arrête sur la seule décoration de la salle. Taillée dans la pierre au-dessus de la porte, la silhouette immense de Baile trône, un tambourin dans

une main et une baguette d'if – l'arbre des morts – dans l'autre. À sa droite, Leborcham, aux rêves de plaines et de brouillards, de cerfs et de grives, se dresse face à Fraech, une lance de chasse au poing. Bardé de cuir et de fer, le guerrier barbu, hibou sur l'épaule, semble quant à lui vouloir défier quiconque s'approcherait.

— Lothar est plus occupé à tenter d'influencer les rêves des géants qu'à nourrir ses rares visiteurs, explique le prince. Estime-toi heureux s'il nous invite à rester cette nuit, ce qui n'a pas été le cas lors de notre dernier passage... Et ce qui ne serait pas forcément une bonne idée, si Ianto a vu juste.

— Qu'est-ce que je suis venu faire ici... ? se lamente le jeune lige.

— Me servir et me protéger, comme tu l'as juré, je crois ? se moque le prince à voix basse.

Il jette un regard aux gardes de Lothar qui, épées plantées au sol, bloquent d'un air menaçant l'accès à l'estrade royale.

Huit contre six. Même si Ianto nous a demandé de cacher une dague sous nos vêtements, armés comme ils le sont, ils pourraient rapidement nous maîtriser.

Le prince tâte discrètement sa poche afin de vérifier la présence de sa lame.

Alaric et ses hommes ont trente-quatre pas à faire pour nous rejoindre, se répète-t-il. Il suffit que l'un de nous crie pour les appeler.

Insensible aux musiciens qui poursuivent leur sombre litanie, Ianto échange de l'autre côté du hall quelques mots avec Ronan, son lige au visage déformé d'une épaisse cicatrice. En retrait, Odilon et Clotaire, en charge du gobelet d'or, attendent patiemment un ordre de leur maître. Tous ont abandonné leurs armures de cuir et portent, comme Bran, de simples chemises fermées de lacets et des pantalons en tissu.

Maigre protection contre des épées...

— La présence des guerriers t'inquiète ? souffle Caem.

Les joues de Bran se creusent de leurs fossettes.

— C'est ma couche glacée qui me désespère, plaisante le prince.

D'un signe de tête, il désigne les deux harpistes aux vêtements et aux cheveux ternes.

— Trouve-moi une fille ici en dehors de ces deux sorcières, et je te fais riche.

Les notes puissantes de plusieurs cornemuses empêchent Caem de répondre.

Deux, quatre puis six hommes torsés nus, aux longues barbes tressées et aux muscles épais, apparaissent à la porte, porteurs de torches.

Bran sent Caem se raidir à ses côtés,

Trente-quatre pas, le temps de compter jusqu'à dix, entre ici et la salle où attend Alaric...

voit Ronan plisser ses yeux noirs,

... il suffit que l'un de nous crie...

lanto cacher sa main sous sa chemise,

... ou appelle à l'aide.

puis tous imperceptiblement se détendent.

Flamme au poing, les guerriers se positionnent de part et d'autre de la porte aux trois géants sculptés. Une lueur dorée apparaît dans le couloir derrière eux. Les derniers accords des harpes se meurent, le rythme des tambours s'accélère, tourbillonne et résonne puissamment dans la salle du trône en même temps que la lumière s'intensifie.

Puis la musique se tait et laisse place au silence.

Les soldats s'agenouillent, tête baissée, bras droit croisé sur l'épaule gauche.

Dans un bruissement de capes et de lin, lanto, Bran, leurs liges et leurs serviteurs les imitent.

Précédé d'un sorcier au visage peint de bleu, un homme émâcié pénètre dans le hall, une lourde couronne d'or sur son crâne rasé. Sans la moindre attention pour ses visiteurs, Lothar, roi de Riveste, s'avance, le regard aussi sombre que la robe qu'il porte, perdu dans les étranges volutes de fumée qui s'échappent des mains de celui qui le devance.

Les tambours, doucement, reprennent.

— Il a l'air sinistre..., murmure Caem à l'oreille de son ami.

— Je t'avais prévenu, chuchote Bran, amusé.

La mélodie des cornemuses et des harpes mêlées renaît, accompagne le seigneur de Ler jusqu'à ses soldats, à l'autre bout de la salle.

— Tu sais ce que racontent les servantes d'ici ?

Face au silence de son maître, le lige poursuit.

— Je les ai entendues dans les couloirs. Pour punir l'un de ses vassaux qui lui cachait du bétail, Lothar aurait levé une brume aussi épaisse que la nuit, qui avalerait la terre et ferait fuir hommes comme animaux...

— Arrête de croire n'importe quoi, sourit Bran.

— Tu m'as toi-même dit que le roi essaie d'influencer les rêves des géants !

— On les transforme tous. Les Immortels qui veillent le sommeil de Baile, de Leborcham ou de Fraech, comme toi et moi.

— Non, pas moi, siffle Caem. Pas moi...

Un regard sévère de son frère, face à lui, empêche Bran de répondre.

Les binious se taisent. La haie de guerriers devant l'estrade s'ouvre pour le maître des lieux, révèle trois fauteuils en bois sculptés au fond de la salle. Lothar s'assied sur celui du milieu, rehaussé d'or et de cornes.

— Voici la reine Daithe, souffle le prince à son compagnon.

La souveraine passe la porte à son tour. Aussi sèche que son époux, les tresses grises et le visage altier, elle s'avance dans une robe brune ourlée de plumes noires. Un bandeau de tissu masque son œil gauche ; elle a sur l'épaule un faucon, attaché par une chaînette.

— Et la dernière sera...

Bran ne termine pas sa phrase.

La démarche souple, une jeune femme vêtue de blanc émerge de l'ombre de Baile, ses cheveux fauves retenus d'un cercle fin en argent, et se dirige vers l'estrade royale.

Contrairement à ses parents, elle jette un regard – juste un regard – aux visiteurs, et ses yeux aussi gris que la mer de l'autre côté des remparts, aussi gris que le métal de sa couronne, croisent ceux de Bran.

— Le roi Lothar, la reine Daithe et la princesse Sile ! crie la voix forte d'un des guerriers à l'entrée.

La dernière arrivée s'installe sur son trône.

Bran, qui en avait tout oublié, expire. Il secoue la tête, observe son frère saisi comme lui par la jeune femme au visage grave et aux cheveux de feu.

— Que les rêves des géants te favorisent, prince Ianto, déclare le souverain d'un ton détaché.

Comme soudain réveillé, l'aîné d'Arthus se tourne vers lui.

— Et sois le bienvenu en mon royaume, poursuit l'homme à la couronne d'or.

— Que Leborcham soit clément envers Riveste, que Fraech t'apporte force et que Baile t'épargne, répond Ianto.

— Approche, ordonne le roi.

Le prince se relève. Après un dernier regard à Ronan son lige, il s'avance en direction de l'estrade et de la haie de guerriers.

Lothar frappe des mains et d'une petite porte au fond de la salle apparaissent deux servantes portant chacune, sur un plateau de bois, une coupe ciselée d'argent. Dans un silence pesant, la première offre la sienne au souverain, et la seconde à Ianto.

Lothar la lève, prêt à boire.

Ianto, lui, reste immobile.

— Vous permettez que je fasse goûter ce vin à l'un de mes soldats ?

Le roi blêmit sous l'affront.

— Je t'ai ouvert mon château, Ianto, gronde-t-il. Ne m'insulte pas.

Ignorant la colère du souverain, Ianto se tourne vers ses deux serviteurs en retrait.

— Odilon ! appelle-t-il.

L'écuyer s'avance, livide.

— Bois, ordonne le prince, lui tendant son gobelet de métal.

Odilon s'empare de la timbale qu'il porte à ses lèvres, sous le regard outragé du roi.

Le silence dans la salle est absolu.

Bran jette un œil à la grande porte, celle qui mène à la sortie.

Les soldats de Lothar ont rapproché la main de leurs épées.

Es-tu fou Ianto de l'insulter ainsi ? hurle-t-il intérieurement.

Il tâte à nouveau sa chemise.

La dague est là.

Le jeune Odilon avale une gorgée de vin.

Combien de temps tiendraient-ils ?

Trente-quatre pas. Trente-quatre pas avant qu'Alaric nous rejoigne.

Odilon s'effondre à terre, les yeux révulsés.



*B*ran, Ianto, Sile.
Caem, Ronan.
Le roi Lothar, la reine Daithe, les autres souverains de
l'île.

*Des mystères à venir.
Les géants, des immortels.
Une flûte.*

Tout était prêt.



2

SOUS LES REMPARTS DE MAGEUL

DEUX LUNES PLUS TARD

Les tentes bleues, jaunes ou brunes s'étirent à perte de vue dans la lumière douce de l'après-midi, des murailles du château jusqu'aux berges du fleuve. Des volutes de fumée s'élèvent dans le ciel d'été, diffusent une odeur de viande et de graisse qui masque celle des champs de blé et d'orge presque mûrs. Des éclats de voix, des rires, des hennissements de chevaux et des cliquetis d'armes résonnent un peu partout et, dans l'humeur joviale d'un camp immense, la guerre se prépare.

Du haut de la colline où se dresse la tour de guet, les fils d'Arthur contemplent les centaines d'hommes rassemblés là, seigneurs, vassaux et guerriers qui ont répondu à l'appel de leur souverain comme à celui de Fraech, géant des batailles.

— Lancelin et Carloman sont arrivés, annonce Bran, examinant les oriflammes de toutes les formes et de toutes les couleurs qui claquent au vent de la plaine herbeuse. Même Théodebald est venu des frontières avec Riveste, tu as vu ?

Le prince se tourne vers son aîné. Le regard arrêté sur la fière forteresse aux bannières rouge et or qui surplombe les soldats, ce dernier acquiesce mollement.

Bran ne relève pas le silence de son frère, revient à l'armée.

Tout est allé vite, trop vite depuis leur fuite du château de Ler.

Une écume carmin aux lèvres, Odilon convulsait encore que, dagues et coutelas brandis, Ianto, Ronan, Bran, Caem et Clotaire se regroupaient dos contre dos face à la dizaine de guerriers de Lothar aux épées dressées.

— Alaric ! a hurlé Ianto. Alaric !

D'un bond, Sile a rejoint son père, une lame fine et courte à la main, les yeux acier.

Sept... huit..., comptait Bran.

De la sueur mouillait sa nuque.

Ignorant les musiciens qui reculaient vers les ombres de la salle, les gardes prêts à faire couler le sang, le roi s'est levé, rouge de colère.

— Qui a osé ? a-t-il rugi. Qui !

Personne n'a répondu.

... onze... douze...

— Ianto, fils d'Arthus, je ne suis pour rien dans ce qu'il vient de se produire, a poursuivi le souverain de Riveste. Sur Baile, je le jure !

— Tu peux bien jurer sur Baile ou sur Fraech, Lothar, a grondé Ianto. Si je t'avais fait confiance, c'est moi qui me trouverais en ce moment à terre.

Les yeux figés dans la mort, le jeune Odilon ne bougeait plus. Le visage du roi Lothar s'est durci.

— Ne m'insulte pas plus que je ne le suis déjà.

Ianto l'a toisé.

Sans le quitter du regard, il a craché par terre.

— Non ! s'est écrié le souverain, levant la main à l'attention de ses gardes.

Les hommes, prêts à bondir, se sont immobilisés.

Dix-huit... dix-neuf...

Pourquoi est-ce que Alaric n'arrive pas !

Des cris, des bruits de course et de fer ont résonné dans le couloir. En un instant, les guerriers de Lothar se sont regroupés devant l'estrade royale, épées brandies.

Vingt-trois !

Une dizaine de soldats au dragon de Lonan ont surgi, Alaric à leur tête.

Enfin !

— Tout va bien, seigneur prince ? a rugi le vieux capitaine.

En un regard, il a jaugé la situation.

— Maintenant, oui, a grogné Ianto.

Attentif au moindre geste des hommes de Lothar, le fils aîné d'Arthus s'est rapproché de son escorte, ordonnant d'un signe de tête à Bran, Caem, Ronan et Clotaire de l'imiter.

— Vous avez osé faire couler le sang au sein de ma demeure ? a grondé le souverain de Riveste, fixant les lames rougies de plusieurs des guerriers d'Alaric.

— La mort appelle la mort, Lothar, a déclaré Ianto, désignant de la main le cadavre d'Odilon. Et il va maintenant te falloir payer pour avoir tenté de m'empoisonner.

— Partez. Partez d'ici ! a hurlé le roi.

Ianto a acquiescé et reculé, dague au poing.

Avant de le suivre en direction des écuries et de leurs chevaux, Bran a lancé un dernier regard à Sile.

Auréolée de feu et prête à se battre, ses yeux étaient aussi durs et froids que ceux de Baile, géant de la mort, de la folie, des larmes et des tragédies.

— Prince Ianto ! appelle la voix rauque de Ronan.

Le lige au visage couturé remonte le chemin qui mène au sommet de la colline et à la tour. Un sourire aux lèvres – d'aussi loin que Bran s'en souvienne, l'homme s'est toujours plu dans l'ambiance précédant les combats –, il rejoint les deux frères.

— Le seigneur Sigebert est là, prévient-il, saluant l'aîné d'un bras croisé sur la poitrine.

Ianto acquiesce sans un mot.

Annoncé par les claquements de sabots de son étalon, le vieil ami du roi apparaît, sa chevelure poivre et sel tranchant sur ses vêtements de cuir noir. Arrivé près des princes, il glisse de son cheval et s'agenouille.

— Relève-toi, Sigebert, l'accueille Ianto. Sois le bienvenu. Mon père sera heureux de te voir, et te sait gré de ta fidélité.

— J'ai juré obéissance à Lonan à ma première épée, déclare l'homme à la carrure encore impressionnante. Et j'honore toujours mes serments.

Une main sur la hanche, près de sa lourde lame, il parcourt du regard la plaine aux innombrables tentes.

— Je suis satisfait de constater que je ne suis pas le seul.

Sourire aux lèvres, il poursuit :

— Ton père est un grand guerrier, et un grand roi. Nous allons montrer à Lothar qu'il a eu bien tort de le défier.

— Les cors de Fraech ont été trop longtemps silencieux, renchérit lanto. La paix affaiblit les ardeurs des soldats. Et qui sait si les autres royaumes d'Oestant n'auraient pas fini par en profiter ?

Sigebert acquiesce, jette un regard autour de lui.

— Mon fils n'est pas ici ? demande-t-il à Bran. Je le croyais avec toi, prince.

Au même moment, la porte de la tour de guet s'ouvre pour laisser passer la silhouette athlétique de Caem, qui rejoint la petite troupe et s'agenouille devant le nouvel arrivé.

— Mes respects, père, dit-il.

Le lige n'a rien du nez busqué du vieux seigneur, ni de ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites. Seuls ses pommettes un peu trop hautes et le brun de ses cheveux rappellent vaguement le compagnon d'armes du roi Arthus.

— Tu as encore épaissi, se satisfait le guerrier. Mayeul te fait décidément du bien.

— Où sont tes hommes, seigneur Sigebert ? intervient Bran.

— Je les ai laissés sur le chemin de la forêt en attendant de savoir où nous devons aller.

À l'orée des champs et des vergers du château, sur la sente de terre qui mène à l'est, une petite compagnie patiente autour d'une demi-douzaine de chevaux.

Trois fois moins que les autres. Les finances de Sigebert ne semblent guère s'améliorer...

— Qu'ils s'installent sous les murailles. Un emplacement leur a été réservé. Quant à toi, seigneur, mon père t'accueillera ce soir à sa table.

Sigebert sourit d'un air satisfait.

— C'est un grand honneur.

— De nouvelles troupes sont attendues aujourd'hui ? s'enquiert lanto auprès de son lige.

— Il manque les hommes d'Amédée et de Clodomir, mon prince, dit Ronan. Leurs éclaireurs sont arrivés ce matin. S'il ne pleut pas, le reste nous rejoindra demain.

⊕: ΨΝΒFR<XPHTI&JΓΨΗΤΒΜΜΓ&ΩΜ:ΧΝ
⊕: ΨΝΒFR<XPHTI&JΓΨΗΤΒΜΜΓ&ΩΜ:ΧΝ
L'antoin lève le regard sur le ciel d'un bleu azur depuis plusieurs jours.

— Leborcham semble mêler ses rêves à ceux de Fraech. On devrait pouvoir partir d'ici la nouvelle lune. Revenons, alors. Un grand buffet a été préparé pour fêter notre départ, et il serait dommage de le rater.

— Je vous rejoins plus tard, déclare Bran.

Il vérifie la présence de la flûte dans sa poche, lance un clin d'œil à son aîné et, pétillant de malice, ajoute :

— Je suis attendu.

Sans laisser à son frère le temps de réagir, il saute sur son cheval, l'éperonne et – suivi par un Caem résigné – file à toute allure en direction de la partie sud du campement, là où derrière les parois en fûts de bière s'élèvent les rires des femmes.



L'imposant château brille sous le feu de centaines de torches. Sur les parapets, les ombres des gardes en faction passent à la lumière de la lune et des flambeaux d'une tour à une autre, d'un rempart au suivant, dans le silence apaisé de la nuit. Sous les murailles épaisses de Mayeul, le campement aux milliers de soldats s'est endormi, comme le faubourg autour de la forteresse, comme tout le pays de Lonan.

Ou presque.

Assis sur le rocher au sommet de la colline du guet, Bran observe les terres assoupies. L'esprit embrumé d'alcool, sourire aux lèvres, il porte la flûte à sa bouche, en tire les premières notes d'une mélodie fatiguée de plaisir et de nuit, de rires, de cervoise et de chair.

Dix ans depuis la dernière guerre de l'île qui a vu l'émergence des royaumes de Lonan, du Visant, des Marches et de Clervie, la disparition d'Hérion et la survie miraculeuse de Riveste. Dix ans depuis qu'il a vu pour la première fois des soldats mourir.

Sa mélodie s'accélère, devient plus aiguë ; les notes de sa flûte d'os s'envolent dans le ciel comme les myriades d'étincelles des feux qui se meurent, en bas de la colline, sur la longue plaine couverte de tentes et de bannières.

Riveste va-t-il cette fois disparaître ?

Il songe à l'embuscade au gué de l'Anda, aux soupçons de son frère, à la mort d'Odilon, la colère de Lothar.

Aux yeux gris de Sile, une fois encore.

Sa mélodie s'arrête.

Il l'a cherchée entre les jambes de Gersinde, dans les seins de Berthile ; a tenté de l'oublier dans les rires gras de ses compagnons, dans les brocs de bière amère qu'il a engloutis.

Dans deux jours, il marchera sur les terres de Lothar et de sa fille, et les tuera peut-être.

Les yeux du prince se plissent.

La brume s'est levée ?

Les halos de lumière se sont assombris, comme si un voile noir s'était dressé entre la colline du guet et la forteresse.

Bran regarde le ciel. Même la lune et les étoiles ont perdu de leur brillance.

Il revient au château.

Disparu.

Le cœur de Bran s'accélère.

Il range la flûte dans sa poche.

Qu'est-ce qu'il se passe ?

Les sens aux aguets, il renifle, écoute tout autour de lui, immobile.

Une brindille craque, une dizaine de pas derrière lui.

D'un coup la torpeur de l'alcool s'efface.

Bran dégainé son épée, roule sur lui-même une fois, deux fois et s'agenouille, l'arme au-dessus de la tête.

Une dague affilée se fracasse dessus !

Prenant appui sur son pied droit, le prince envoie le gauche sur une jambe apparue devant lui. Elle fléchit et le sicaire qui vient

de surgir grogne de douleur, recule pour reprendre son équilibre. Bran en profite pour se relever d'un bond, esquivé un second cou-telas et se met en garde.

Deux ! Ils sont deux !

Masquées d'un foulard et d'une capuche, les silhouettes aux vêtements sombres s'approchent de part et d'autre du prince, empêchant toute fuite.

Derrière lui, le vide.

Les assassins attaquent en même temps.

Bran évite le premier d'un pas de côté, lève son épée mais – plus ralenti qu'il le pensait par l'alcool – échoue de peu à parer le second.

La lame entaille son avant-bras du coude jusqu'au poignet.

Le prince ignore la douleur et réplique. Le pommeau de son arme s'écrase sur le visage de son adversaire dans un craquement sinistre. Sous la force du coup, l'homme rompt en titubant.

Le premier s'élançe de nouveau. De sa dague, il tente d'at-teindre Bran à la gorge, au ventre, s'avance aussi rapide qu'un faucon, recule au dernier moment pour esquiver l'épée du prince d'un bond, d'un pas de côté.

Le foulard moiré de sang à la lumière de la lune, le second assaillant rejoint son comparse.

Le bras blessé de Bran le lance et s'engourdit.

Le premier assassin revient à la charge. Le prince l'évite au dernier moment et, profitant de la position de son adversaire, lui envoie son genou dans l'estomac.

Le sicaire hoquette, mais Bran n'a pas le temps d'en finir : la dague du second se plante dans son épaule.

Il hurle, se retourne et frappe de l'épée. Sa lame se fracasse contre le cuir de l'assassin qui, sous la force du coup, tombe à terre.

Grimaçant de douleur, un chaud filet de sang coulant le long de son bras gauche, le prince revient au premier. L'homme s'est redressé et repart à la charge, feinte, se fend. Bran esquivé, bondit, réussit à le toucher au visage et arrache le foulard qui le masquait.

Bran écarquille les yeux.

Le bas de sa figure est couvert de spirales et de tatouages !

Le sicaire veut remonter son écharpe de tissu. Le fils d'Arthur se lance sur lui et le percute de plein fouet. Déstabilisé,

l'assassin manque une nouvelle fois de tomber. Bran abat son épée, qui s'enfonce entre l'épaule et le cou.

L'homme fléchit en gémissant.

La vue brouillée de sueur, Bran relève son arme pour l'achever, mais le second s'interpose. Sa capuche abaissée révèle un visage lui aussi tatoué, aux yeux d'une noirceur infinie.

Bran manque d'en laisser tomber sa lame.

Le blessé en profite pour rompre.

La brume sombre s'épaissit d'un coup, engloutit jusqu'à la tour de guet.

Bran ne voit plus à trois pas.

Le dernier assassin lance une feinte qu'esquive le prince, recule un peu, encore, comme pour reprendre son élan.

Le bras de Bran le fait affreusement souffrir.

L'homme se fond dans la nuit.

Plié en deux, le fils d'Arthus tente de récupérer son souffle, le regard rivé sur l'endroit où se tenait son adversaire quelques instants auparavant.

L'obscurité autour de lui se lève.

La tour de guet réapparaît.

Le chemin de ronde sort des ténèbres.

Que s'est-il passé ?

Bran revoit les tatouages, les yeux étranges et glacés des hommes qui ont manqué de le tuer.

Des immortels.

Des immortels ici, à Mayeul.

Pourquoi s'en sont-ils pris à moi ?

Comment est-il possible que je sois encore vivant ?

Il jette un dernier regard à l'endroit où les deux assassins ont disparu, puis crie afin de lancer l'alarme.



3

DANS LA
 GRANDE SALLE
 DE MAGEUL

LE LENDEMAIN

Debout sur la table de banquet, les pieds calés entre un pâtre de viande et des pains tout juste sortis des fours, Bran chante :

*Ô cœur, ne faiblis pas,
 Au tertre de Leborcham,
 Ô glaive ne tremble pas,
 Près des eaux de Fraech,
 Car ma flûte, elle, ne joue pas de fausse note, non,
 Ne joue pas de fausse note,
 Sur la colline de Baile,
 Sur la colline de Baile.*

Rayonnant, le prince blond comme l'été porte la flûte d'os à sa bouche et se lance dans une mélodie endiablée. Autour de lui, les mains frappent les accoudoirs des sièges, les cuisses ; se lèvent en brandissant un gobelet, une aile de dinde ou de poulet. Les musiciens près de la cheminée monumentale accompagnent la chanson de leurs luths et de leurs harpes ; trois acrobates cabriolent d'un bout à l'autre de la salle en évitant avec adresse les servantes chargées de vins, de bières, de victuailles.

*Ô cœur, ne faiblis pas, non,
Car si les géants rêvent
De héros, de landes et de musique,
Moi je rêve de ma douce, oui,
Je rêve de ma douce.*

La chaude lumière de l'âtre se reflète sur les visages réjouis de tous ceux attablés auprès du roi Arthur, vêtus de fourrures, de lin et de cuir ; couronnés d'or et d'argent, d'airain et de bronze. Couvert de sueur et dans le brouhaha ambiant, un jongleur de feu fait tournoyer ses flammes. Les échassiers grimés en géants se sont posés un instant ; bouffon et gamins du château farandolent gaiement, rien, trébuchent pour repartir aussitôt.

Bran sourit à une servante aux cheveux roux qui se fraie un chemin dans la salle comble, puis, dans une dernière envolée, termine :

*Et ma flûte ne joue pas de fausse note, non,
Pas de fausse note,
Ni pour Baile,
Ni pour ma douce.*

Un tonnerre de vivats accueille la fin du couplet. Le prince exécute une révérence exagérée puis, étouffant un grognement de douleur, saute de la table pour retrouver sa place aux côtés des dames et des seigneurs de Lonan, des soldats et des pages de son père.

— À Bran ! hurle un gigantesque guerrier à la chemise tachée de vin et de graisse.

— Au royaume de Lonan ! renchérit un autre face à lui, plus jeune et déjà aviné.

— À la guerre ! rugissent les hommes en chœur.

Les gobelets de métal s'entrechoquent et laissent s'échapper une partie de leur contenu liquoreux. La grande salle du château de Mayeul, tapissée de rouge et d'or, de têtes de cerfs et de sangliers, est comble, comme chaque jour de fête. Les acrobates se sont mêlés aux musiciens et jonglent avec des coutelas, des os et

les pièces jetées qu'ils ramassent, leurs costumes criards illuminés de mille bougies.

— Tu n'as pas aimé ma chanson ? demande Bran, les yeux pétillants de vin, à son frère. Je l'ai composée avec ta flûte !

L'air préoccupé de Ianto tranche avec l'ambiance joyeuse.

— Pardonne-moi, grimace-t-il. J'étais perdu dans mes pensées.

Il se force à sourire.

— Tes blessures te font toujours souffrir ?

Bravache, Bran fait signe que non, ignorant la douleur lancinante de son bras.

Des rires éclatent à quelques places et attirent l'attention des deux princes. Le bouffon grimé en Lothar a fait mine de s'évanouir devant l'un des seigneurs au poing dressé. Une danseuse au front ceint de bois de daim vient à la rescousse du petit homme, lui tend une main dont il se saisit pour se redresser et se cacher aussitôt derrière elle, prolongeant l'hilarité autour de lui.

— Combien de temps depuis nos dernières batailles, mon roi ? crie Sigebert, le père de Caem, assis non loin du souverain.

La voix forte du guerrier grisonnant couvre la musique, l'écho des innombrables discussions, même la valse des bols qui se succèdent sur la grande table.

— Nos garçons n'avaient pas beaucoup de poil au menton, répond Arthus. Et tu remplissais plus que ça ta célèbre armure, mon vieil ami !

Les deux hommes rient de bon cœur.

— Jamais Oestant n'aura connu de période aussi longue sans que le bruit du fer résonne sur nos landes, intervient Ianto. À croire que Fraech s'était endormi pour de bon !

— Non ! Non ! Non ! scande une dizaine de voix mâles, frappant les gobelets sur la table.

— Mais nous allons le réveiller au son de nos chants et de nos épées ! crie l'aîné du roi, les yeux noirs.

— Lothar va regretter son geste ! ajoute Ronan, menaçant.

— À nous son or ! rugit son voisin. À nous la gloire ! À nous les chansons de Baile et les rêves de Fraech !

— Nous chevaucherons comme aux collines de Fondroit ! lance un géant roux en levant sa coupe de vin. Nous n'avons fait qu'une bouchée des mercenaires du roi d'Hérion !

— Et l'attaque des Plaines dorées! renchérit l'un des convives au visage grêlé, se dressant à son tour. Des centaines de cavaliers mis en déroute par nos lanciers cachés dans les herbes!

— Ce bâtard de roi d'Hérion a fini la tête en haut d'une pique! clame un homme aux cheveux couleur de lune. Ce sera pareil pour Lothar!

— Gloire à notre roi, fossoyeur des royaumes d'Hérion et de Riveste! beugle un autre.

Sur son siège de peaux et de cornes, Arthus se réjouit.

— Est-ce toi qui nous conduiras au combat? lui demande le voisin barbu de Bran.

— Je commanderai l'armée, Carloman, répond le souverain. Mais c'est à Ianto que j'ai confié l'honneur de porter l'assaut.

Les regards se tournent vers le jeune seigneur au sourire guerrier.

— Gloire à toi, prince Ianto! crie le géant roux. Puisses-tu nous mener vers autant de victoires que ton père!

— N'en doutez pas, assure l'aîné.

— Au prince Ianto! lance un jouvenceau en dressant le poing, aussitôt imité par d'autres.

— Vous oubliez Leborcham dans vos vivats, intervient la reine Annaïg.

Les voix se taisent et tous se tournent vers l'épouse d'Arthus, assise à ses côtés et jusque-là silencieuse.

— Ah, vous êtes bien des mâles, se moque-t-elle, ses joues creuses marquées de fossettes. Chantez vos exploits, louez vos épées. Mais la panse vide, vous n'aurez même pas la force de dresser vos lames.

Sans faire attention à Ianto, ignoré et rembruni, la reine – fine, trop fine dans sa longue robe verte brodée d'argent – repousse sa chaise et lève sa coupe ornée de pierreries.

— Que Leborcham remplisse nos greniers et dirige sa foudre sur nos ennemis. Dans ses rêves, vous irez le ventre plein et en bonne santé!

— Enfin une sage parole! s'exclame une femme non loin, tapotant gaiement la panse de son voisin.

— Nous en avons souvent plus que nos compagnons, ironise la souveraine. Ce qui n'est pas difficile!

Arthus s'esclaffe et, de la manche, essuie sa barbe graisseuse.
— Tu l'as bien choisie, seigneur, s'amuse un homme aux côtés du roi.

— Tu te trompes, le corrige ce dernier. C'est *elle* qui m'a choisi. Et on ne badine pas avec les volontés d'Annaïg la Sagace...

À son tour, Arthus s'empare de son gobelet et, déployant sa haute carrure, l'or scintillant de sa couronne sur ses cheveux gris, rugit :

— Longue vie à la reine !

— Longue vie à la reine ! répète en chœur l'assemblée.

Les ignorant, Bran observe la servante qui passe de l'autre côté de la table, des outres vides à la main.

— Tu la connais ? demande-t-il à Caem, assis derrière lui.

— Qui ça ? l'interroge ce dernier, levant le nez de sa gamelle.

Ah. C'est l'une des nouvelles filles de cuisine.

— Elle me plaît.

Le lige lance un morceau de viande au loup gris pelotonné à ses pieds en laissant échapper un long, très long soupir.

— Tu penses que tu n'as pas eu assez de soucis comme ça ?

— Arrête un peu d'écouter les conseillers idiots de mon père ! L'attaque d'hier n'a rien d'une quelconque vengeance. Je sais ce que j'ai vu.

— Ce que tu as *cru* voir, nuance Caem.

— Je n'avais pas bu tant que ça.

— Suffisamment pour vomir sur la tente du seigneur Alwin.

Bran agite une main agacée.

— Tu bois autant que tu cours les jupes des femmes, mon prince, insiste le lige. Rien que le mois dernier, tu as dépuclé la fille de Lubin et amené dans ton lit la sœur de Jehanne, qui était à peine mariée.

— Personne n'est censé le savoir ! s'énerve le cadet d'Arthus.

— Dans ce cas il ne fallait pas le chanter hier soir au beau milieu du campement.

Bran grimace.

— Écoute, Caem. Je sais ce que j'ai vu. Ceux qui m'ont attaqué étaient des gardiens des géants. Ils étaient tatoués et leurs yeux étaient noirs, complètement noirs.

— Que feraient-ils ici ? Et pourquoi auraient-ils voulu te tuer ?

— C'est bien la question !
— Le roi Lothar, il commerce avec eux ?
— Aussi peu que les autres souverains de l'île. À ma connaissance, les immortels ne quittent jamais leur domaine.
— Sauf pour essayer de se débarrasser d'un prince coureur de jupons, manifestement.

Bran hausse les épaules.

— Il y avait une brume, aussi. Une brume étrange.

— Cervoise, lâche Caem.

— Magie.

Le lige lève les yeux au ciel, lâche un nouveau morceau de viande au loup à ses pieds.

— Le campement a été fouillé de fond en comble et les gardes interrogés, insiste-t-il. Personne n'a rien vu. C'est pas toi qui m'as raconté que même ton père t'a sermonné ?

— Magie, je te dis.

— On dirait ton roi Lothar, obsédé par elle, se moque Caem.

— Sa fille m'intéresse plus.

— Encore une, s'afflige Caem, laissant lourdement tomber sa tête.

— Tu as vu ses yeux ? poursuit Bran, ignorant la mimique de son lige. Ils sont incroyables. Gris comme la mer.

— Eulalie avait, elle, les cheveux blonds comme la cervoise, raison pour laquelle tu te noyais dans les barriques de bière. Après t'avoir ramené ivre mort de chaque auberge du royaume, dois-je maintenant apprendre à nager dans les océans, seigneur prince ?

— Arrête, Caem. Elle, c'est différent.

— Si tu le dis, maugrée le lige.

Ce dernier avale une longue gorgée de vin et observe son maître du coin de l'œil. À côté d'eux, les conversations tournent encore et toujours autour de la guerre, des hommes rassemblés là ; de l'étrangeté du roi Lothar, des victoires à venir et des richesses à espérer. Près de la cheminée, les musiciens se lancent dans une mélodie entraînante. Rayonnante, la reine Annaïg se lève, arrache d'une main trop fine son époux à ses compagnons pour danser, rapidement suivie par quelques autres dont les rires résonnent dans la grande salle du château de Mayeul, emplie de chaleur, de bière et de vin.

— Tu te battras auprès de ton frère, prince Bran ? demande le jeune seigneur barbu aux cheveux nattés.

— Évidemment, Carloman !

Debout près de l'un des braseros, lanto échange avec plusieurs guerriers qui l'écoutent avec attention.

— Il n'y aura pas meilleure place dans cette bataille qu'à ses côtés, poursuit le cadet. Grâce à lui, les conteurs vont avoir de nouvelles histoires, et Fraech même...

Bran s'arrête, interrompu par l'ouverture soudaine de la grande porte en bois. Un homme apparaît dans l'embrasure, les traits tirés, les bottes couvertes de poussière, sa cape de voyage encore sur les épaules.

— C'est qui ? interroge à voix basse Caem.

— Guaire, murmure le prince. Un seigneur de l'ouest de Lonan. Il est en retard. Et il ne semble pas avoir l'esprit à s'amuser.

Le nouveau venu s'avance, repousse les serviteurs sur son passage, ignore les appels à la grande table des festivités et se dirige vers le couple royal. Les musiciens hésitent, lâchent une fausse note, une seconde, avant d'arrêter tout simplement.

Le souverain se raidit et se retourne.

— Guaire ! tonne-t-il. Est-ce une manière de te présenter à moi ? Tu veux nous gâcher la fête ?

Le seigneur s'agenouille devant l'épaisse silhouette de son interlocuteur.

— Roi Arthus, j'ai chevauché longtemps pour apporter une nouvelle importante.

Les discussions s'éteignent les unes après les autres. Les acrobates s'immobilisent ; la danseuse aux bois de daim se rapproche, même le bouffon se tait, l'oreille tendue.

— Nous t'écoutons, déclare la reine Annaïg.

— Une brume maléfique envahit notre île, annonce le guerrier.

— Que racontes-tu ? grimace Arthus.

Bran se tourne vers son lige.

— Tu vois ? fanfaronne-t-il. Je te l'avais dit ! Magie !

— La mer s'efface, explique le seigneur Guaire. Comme dévorée.

— Tes terres s'étendent des collines d'Acre à Nord-Gué, dit Annaïg, qui mieux que quiconque connaît les cartes et les terres. Où se trouve exactement cette brume ?

— Elle va du port jusqu'à la presqu'île, ma reine. Des champs ont disparu également.

— À quoi ressemble-t-elle ?

Le visage du nouveau venu s'assombrit.

— À du vide, majesté. À du vide qui engloutirait tout sur son passage. Le bétail s'enfuit à son approche. Les oiseaux, les renards aussi. Même les rats. Un homme, un seul, a osé y pénétrer. Il n'en est pas revenu.

— On dirait la brume dont parlaient les servantes du roi Lothar, murmure Caem à son maître.

Ce dernier fronce les sourcils.

— S'il avait un tel pouvoir, nous le saurions déjà, imagine-t-il.

La reine se tourne vers son époux et, du regard, désigne Bran.

— Je..., proteste tout de suite le cadet.

— Tu iras, l'interrompt le roi Arthus.

— Mais la guerre...

— ... se fera sans toi, le coupe à son tour sa mère. Ta blessure est de toute manière trop récente. Il y a là un endroit où tu nous seras plus utile.

— Les baumes ont fait effet et je suis déjà presque guéri !

Il fait jouer son bras gauche, réprime une grimace.

— Tout va très bien ! ment-il. Et l'armée est prête. Ma place est avec père et avec Ianto !

L'aîné des deux princes, qui avec son lige s'est rapproché, écoute les échanges, étrangement silencieux.

— Dis-leur, Ianto, que je peux venir ! l'interpelle le cadet, désespéré.

Son frère crispe les mâchoires.

— Ils n'entendront pas, gronde-t-il, les yeux noirs.

Il n'a même pas un regard pour Bran.

— Ils sont trop occupés à te protéger tout le temps.

— Suffit, tonne Annaïg. Le roi et moi voulons savoir ce qu'est cette brume, et si Lothar peut être mêlé à cela. C'est un ordre. Bran, tu partiras demain.

La reine se tourne vers les musiciens, les acrobates et les jongleurs immobiles près de la cheminée, et dit :

— Maintenant, que la fête continue !

De la tête, il désigne la dizaine de cavaliers au dragon de Lonan derrière eux.

— Les bêtes sont crottées, les hommes épuisés de s'arrêter à la nuit tombée et de se lever avant le soleil, mon prince. Si ça c'est un peu, ne leur dis jamais quand tu veux aller vraiment vite !

— Fraech n'attend pas. Et la gloire non plus.

— Entre un peu de gloire et une bonne couche, je t'avoue qu'après tant de jours de voyage à ce rythme, même moi, j'hésite, maugrée le lige.

L'un des trois loups gambadant près de lui lâche un jappement aigu.

— Mjodd est d'accord avec moi, ajoute Caem.

— Un loup ne parle pas, déclare le prince.

— Fraech non plus.

Bran jette un regard en coin à son ami, sourire aux lèvres.

— Mon grand-père aurait fait pendre son lige pour ce genre de remarque.

— Ce qui explique peut-être pourquoi il a fini une hache dans le dos.

Cette fois-ci, Bran éclate franchement de rire.

— Même Ianto...

— Je ne suis pas son lige, rappelle Caem, mais le tien. Et c'est très bien comme ça !

Bran acquiesce, jette un nouveau regard aux soldats qui les suivent à bonne distance.

— Tu crois qu'ils s'approcheront un jour ?

— Moi, ça me va de chevaucher juste avec toi, élude Caem.

— Des fois, j'ai l'impression que ça te plaît de nous éloigner des autres !

— Je leur ai expliqué ! se justifie le lige. À l'auberge, dès le lendemain de notre départ quand tu étais dans ta chambre. Je leur ai raconté que la mère m'avait attaqué, que je n'ai fait que me défendre et que, honteux, j'ai pris les louveteaux avec moi après l'avoir tuée.

Une moue déforme le visage du prince aux boucles blondes.

— Tu sais qu'ils ne connaissent aucun enfant capable de faire ce que tu as fait, et qu'ils t'appellent Caem-Tueur-de-Loups ?

— J'aurais préféré être Caem le Vaillant, ou Caem le Fidèle, soupire le lige.

Bran lui lance une bourrade sur l'épaule.

— Tu es tout ça aussi.

Le soleil se rapproche du sommet des collines. Le vent s'est rafraîchi encore. La lumière a perdu de son éclat, et les ombres des chevaux s'allongent sur la plaine.

— Il va bientôt falloir trouver un endroit où s'installer pour la nuit, note Caem. À moins que tu aies envie de chevaucher jusqu'au lever de lune ?

Bran ne répond pas, son regard sur l'horizon.

— Tu crois vraiment qu'on sera arrivés à temps pour la bataille ? lui demande son compagnon.

— J'espère, dit le prince.

Il abandonne l'exploration des collines au loin, flatte l'encolure de son alezan aux muscles puissants, à la crinière nattée.

— C'est ma première guerre. La première où je me battrai vraiment.

Il tâte l'épée à son flanc, comme pour vérifier sa présence.

— Tu as peur de mourir, Caem ?

— Non, répond le lige, après un moment de réflexion. Non, je n'ai pas peur de mourir. Je suis vaillant et fidèle, ne l'oublie pas ! Et si je meurs avec toi, au combat, alors ça me va.

Il tourne la tête, observe le prince dans son armure de cuir, l'arme à la ceinture, les cheveux ceints de sa fine couronne.

— Il faut bien que les rêves aient une fin, pas vrai ?

Bran reste silencieux.

— Et toi ? demande le lige à son tour. Tu as peur ?

— Je ne crois pas possible que nous mourions, répond son maître en haussant les épaules. Fraech, Baile et Leborcham ne peuvent pas nous avoir fait une vie si courte.

Un large sourire éclaire son visage.

— Et je n'ai pas encore tenu Sile dans mes bras !

Les mâchoires de Caem se crispent.

— Tu penses à elle tout le temps, n'est-ce pas ? Tu parles d'elle chaque jour.

Le pétilllement des yeux de Bran répond à sa place.

— Que... Que feras-tu, si tu dois la tuer ?

— Cela n'arrivera pas. Mon père et Ianto sont de grands stratèges. La bataille va être rapide.

Caem acquiesce.

— Ils se ressemblent, oui. Même si ton frère cède bien plus souvent à la colère.

— Mère raconte que mon père était tout aussi sanguin lorsqu'elle l'a rencontré. Ianto changera avec le temps. Les hommes le craignent, certes, mais l'admirent encore plus. Il fera un grand roi pour Lonan. Un très grand roi.

— S'il arrive à être un peu moins jaloux de toi, grommelle Caem.

— Ianto, jaloux ? s'étonne le prince. De quoi veux-tu qu'il soit jaloux ? C'est l'aîné, c'est lui qui héritera du royaume. Il a tout pour lui. Il n'est pas jaloux. Il n'a aucune raison de l'être.

Le lige lance un regard en biais à son ami.

— Si tu le dis..., soupire-t-il.

Le vent forçait, balaie l'herbe rase qui danse et s'agite dans le soir qui vient.

Caem frissonne malgré lui.

— Là-bas, annonce Bran, désignant un petit bois.

Il grimace, abaisse rapidement le bras.

— On aura de quoi faire un bon feu, termine le prince, essayant de ne pas montrer que sa blessure le fait toujours souffrir. On y sera bien pour la nuit.



Les flammes crépitent en dévorant les branches ramassées par les soldats, font s'élever vers le ciel d'innombrables étincelles incandescentes dans un doux sifflement. La chaleur délasse les membres fourbus de la journée ; la lumière coule sur les visages usés des voyageurs, les ombres noires des chevaux qui, attachés loin des loups, paissent tranquillement.

— Joue encore, mon prince, murmure Caem.

Radieux, Bran s'exécute. Les notes jaillissent, s'élèvent dans la nuit froide, pressantes, puissantes, rapides ; forment un flot de vie, de rires et de danses. Les soldats frappent en rythme sur leurs cuisses ; l'un d'eux se relève, se met à cabrioler d'un pied sur l'autre sous les encouragements de ses compagnons. Les paupières mi-closes, Bran poursuit, la flûte d'os collée à ses lèvres. Caem l'observe, captivé ; laisse ses doigts suivre la mélodie de son prince, une joie infinie dans les yeux. Au-dessus des flammes orangées, des perdreaux finissent de rôtir sur le fil d'une épée. Le campement empli de musique sent la viande grillée, le vin sorti des outres, la gaieté des hommes comme la fatigue du voyage. Dans le dos de leur maître, les trois loups, alanguis, lèchent paisiblement des carcasses de lièvres sous les regards impressionnés des soldats.

— Qui va là ? s'écrie soudain l'un d'eux.

Les lames glissent de leur fourreau dans un chuintement sec. La mélodie s'arrête et les gardes, tous, se lèvent en un instant, arme au poing.

— J'ai entendu du bruit par là, souffle celui qui a donné l'alerte.

De la tête, il désigne la partie la plus dense du bois.

— C'est forcément une bête, chuchote un autre. Trois fois qu'on a scruté la plaine. Elle était déserte. Personne peut être venu si vite.

— Et mes loups n'ont rien senti..., ajoute un Caem méfiant, ses yeux fouillant les ténèbres.

Plus loin dans l'obscurité, les branches bruissent et s'agitent. Une ombre se forme dans la nuit et approche, un grand bâton à la main.

Les soldats de Lonan dressent leurs épées.

— Attendez, ordonne à voix basse Bran, sourcils froncés.

— Vous pouvez baisser vos armes, déclare une voix d'homme. Vous n'avez rien à craindre de moi.

La silhouette émerge des bois sombres, révèle à la lumière du feu de camp une tunique brune, une longue barbe châtain, des cheveux coupés court, un visage buriné par le vent, le temps et les voyages.

— Morfessa ! s'exclame Bran.

— Heureux de te revoir, prince.

— Que nous vaut l'honneur de ta visite, ici, au milieu de nulle part ?

— J'ai senti l'odeur des perdreaux, répond le nouveau venu, les yeux pétillants de malice. Vous en aurez bien un morceau pour un étranger perclus de fatigue ?

Un sourire amusé étire les lèvres de Bran.

— Bien sûr !

Il se tourne vers ses compagnons, et dit :

— Vous pouvez ranger vos armes. Morfessa est un ami.

Malgré leur réticence évidente, les soldats obéissent et ren-
gainent lentement leurs épées.

— Sois le bienvenu parmi nous.

L'homme se rapproche du feu et s'y chauffe les mains, les yeux rivés sur la viande qui finit de rôtir. Bran se rassied, imité par un Caem sur ses gardes.

— Qui est-ce ? chuchote le lige à son maître.

— Morfessa, celui qui rêve éveillé, qui connaît les légendes et le vrai. Il conseille les rois et reines de Oestant. Il a plusieurs fois rencontré mon père à Mayeul.

— Que fait-il ici ? Et comment est-il arrivé jusqu'à nous ?

Le jeune soldat jette un regard à ses loups, et ajoute :

— Sans que Mjodd et les autres ne sentent son approche ?

— On dit qu'il est fils d'un immortel et d'une princesse, explique Bran, qu'il vit depuis presque aussi longtemps que l'île, et qu'il a même vu les géants !

— Il ne faut jamais croire ce que racontent les gens, s'amuse Morfessa depuis le feu.

À l'aide de son bâton, il détache l'un des perdreaux qu'il saisit de ses doigts.

— Sang de géant ! siffle-t-il. C'est chaud !

Il fait passer l'oiseau d'une main à une autre, souffle dessus jusqu'à ce que, satisfait, il morde dedans.

— Délicieux !

Face aux soldats médusés, l'homme rejoint Bran et Caem, s'assied auprès d'eux pour terminer son repas.

— Qu'est-ce qui t'amène à nous, Morfessa ? l'interroge Bran.

— La brume. Celle que les gens ont commencé à appeler la brumenuit.

Le prince fronce les sourcils.

— Bien sûr, dit-il. J'aurais dû le deviner.

— Tu es allé là-bas, à l'ouest. Je veux savoir ce que tu as vu.

Toute trace d'amusement a disparu du visage du fils d'Arthus. Il observe en silence ses hommes, Caem, les loups, les chevaux immobiles un peu plus loin, avant de revenir à Morfessa.

— Le seigneur Guaire est venu nous avertir, au château, qu'un brouillard noir dévorait ses terres. La reine Annaïg a demandé à ce que j'aie vu par moi-même. Je n'ai pas compris pourquoi. J'ai d'abord pensé qu'elle voulait uniquement m'éloigner des batailles. Mais, en arrivant là-bas, j'ai compris.

— Compris quoi ?

— Qu'elle a eu raison de s'inquiéter. Mon père est un guerrier et un chef hors pair. Mais ma mère a un instinct sans faille.

— Qu'as-tu vu ? insiste Morfessa.

Les yeux plongés dans les flammes qui dansent, Bran raconte.

— Elle vient de la mer. Elle est noire comme... comme la mort. Même la nuit semble pâle comparée à elle.

Sous le regard de Caem et du voyageur, il frissonne.

— Guaire nous a amenés jusqu'à un village où la brume a touché terre. Nous nous sommes approchés, un peu. Elle est... terrifiante. C'est glacial, Morfessa. Elle est glaciale. Un vent froid la précède, transperce les vêtements les plus chauds, les armures les plus solides. Elle est silence. Pas un mot, pas un cri, pas un souffle ne semble pouvoir s'élever près d'elle. Elle est là, devant toi. Et tu n'as qu'une seule envie : t'enfuir. Elle te prend les tripes, la gorge. Cette brume rend fous les animaux. Et même les hommes.

Il déglutit.

— Le soir, au campement, nous avons bu pour oublier ce que nous avons vu. Beaucoup bu. Les flammes n'arrivaient pas à nous réchauffer. Les chants non plus. Plusieurs d'entre nous se sont réveillés, en pleine nuit, hurlant de peur comme des enfants. Moi y compris.

— C'était terrifiant, acquiesce Caem à voix basse. Seuls ceux qui ont plus qu'abusé du vin ont réussi à dormir.

Bien plus pâle que d'habitude, le prince termine :

— Nous n'en avons plus parlé depuis. Personne n'a envie d'en parler, de la faire revivre dans nos souvenirs.

Le visage grave, le nouveau venu acquiesce.
— Qu'est-ce que c'est, Morfessa ?
— Je ne le sais pas encore.
— Est-ce Lothar qui l'a invoquée ?
De la tête, le voyageur fait signe que non.
— Pas un homme, pas une femme ne pourrait créer cela.
— Et... est-ce que..., hésite le prince.
Revenu au perdreau dont il suce les os, Morfessa hausse un sourcil interrogateur.
— Se pourrait-il que les immortels... ?
— Je serais surpris que même eux aient un tel pouvoir, répond le voyageur.
— Pourtant...
Morfessa approche son visage.
— Je t'écoute, prince Bran. Qu'as-tu à me dire ?
— Dans les auberges, certains prétendent que des immortels ont quitté leurs terres cachées et parcourent Oestant.
— Ils auraient été aperçus dans le royaume de Clervie, et également à Riveste, abonde Caem.
— Et je les ai vus, poursuit le fils d'Arthur. À Mayeul.
— Au château de ton père ?
— Juste avant le départ pour la guerre contre Lothar, deux assassins ont tenté de me tuer.
Bran jette un œil au lige assis à ses côtés.
Caem, doucement, hoche la tête.
— J'avais un peu bu, mais je jurerais qu'il s'agissait d'immortels.
Morfessa, qui se curait les dents avec un os, s'immobilise.
— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
— Ils avaient les yeux complètement noirs et les visages tatoués. Et... juste avant, une sorte de brouillard nous a enveloppés, comme pour nous cacher des alentours. Cela n'avait rien à voir avec la brume qui s'avance sur les terres de Guaire, pour autant cela semblait tout sauf naturel.
— Tu as réussi à t'enfuir ?
Bran secoue la tête.
— Je les ai blessés.
— Les immortels sont de puissants guerriers. Tu as eu de la chance.

Le prince hausse un sourcil vexé.

— Ou suffisamment de talent, proteste-t-il.

Caem lâche un soupir peu discret.

— Il s'est passé autre chose depuis ?

— Non. Rien. C'était la veille de notre départ de Mayeul.

Observé par le prince et son lige, Morfessa reste un moment silencieux, plongé dans ses pensées.

— Je reviendrai te voir au château de ton père. Si tu ne meurs pas de la guerre ou d'autre chose avant, évidemment.

Bran et Caem écarquillent les yeux en même temps. Morfessa ne s'en préoccupe pas. Il se relève, époussette les os de perdreau tombés sur son pantalon et annonce :

— Je repars.

— Quoi ? s'étonne Bran. En pleine nuit ?

Morfessa sourit.

— Elle permet de voyager encore plus vite. Surtout le ventre plein.

Il se penche sur la broche au-dessus du feu, s'empare d'un dernier oiseau. Il se tourne vers le prince, prêt à dire ses adieux, mais se fige.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il, les sourcils froncés.

Bran suit son regard et, d'un geste, ramasse sa flûte posée à terre.

— Un cadeau de mon frère. Elle est magnifique, n'est-ce pas ?

— En effet.

Le fils d'Arthur porte l'instrument à sa bouche, en tire quelques notes qui s'envolent dans la nuit avec les flammes, le grésillement de la viande qui rôtit, le vent frais de la plaine.

— Prends bien soin de toi, Bran, prince de Lonan.

Sans un mot de plus, Morfessa recule, et disparaît dans l'ombre des bois.